

ROBERT CRAFT
&
IGOR STRAVINSKY

Souvenirs et commentaires

Traduit de l'anglais par
OLIVIER BORRE & DARIO RUDY

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

TITRE ORIGINAL

Memories and commentaries

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Doubleday à New York et aux éditions Faber & Faber à Londres en 1960.

© All rights reserved © The Estate of Igor Stravinsky 1959, 1960.

En couverture : Igor Stravinsky, Biarritz, 1923. © Bridgeman Images.

Une partie des photographies, dessins ou documents ici reproduits sont issus de l'édition originale. Ils relèvent du choix des auteurs et sont commentés par Igor Stravinsky lui-même. Ils figurent aux pages suivantes : 10, 12, 15, 16, 17, 22, 37, 38, 39, 41, 46, 75, 80, 97, 103, 104, 117, 121, 131, 171 et 172.

© Éditions Allia, Paris, 2026, pour la présente traduction.

À Nadia Boulanger

Socrate à l'Étranger d'Élée : "Dis-moi seulement une chose : qu'est-ce que tu préfères d'habitude, exposer toi-même, tout seul, en un discours suivi, ce que tu veux démontrer à un autre, ou procéder par interrogations, comme le fit autrefois Parménide, qui développa d'admirables arguments en ma présence, alors que j'étais jeune et lui déjà fort avancé en âge?"

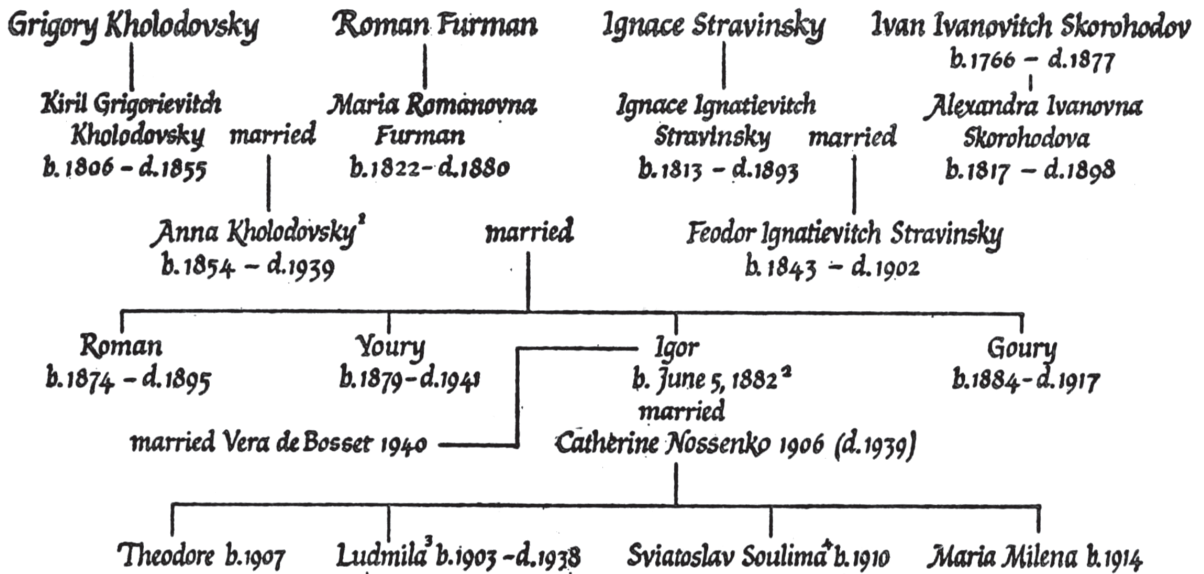
Platon, *Le Sophiste* [217], trad. Émile Chambry.



Robert Craft et moi-même à Paestum, 1959.

AUTOBIOGRAPHIQUE

Arbre généalogique



1. Sa sœur aînée, Maria, était la mère de Catherine Nossenko, ma première femme.

2. Dans le calendrier julien. Ma date de naissance dans le calendrier grégorien est le 17 juin 1882, mais comme l'écart entre ces deux calendriers augmente d'un jour par siècle, il s'agit du 18 juin depuis l'année 1900. Il suffira donc de 23 360 siècles pour que je sois né après mon petit-fils.

3. a épousé Youry Mandelstam, tué par les Allemands en Pologne entre 1941 et 1945.

4. a épousé Françoise Blondlat.

I

UNE ÉDUCATION RUSSE

FAMILLE

ROBERT CRAFT – Connaissez-vous l’origine de votre nom ?

IGOR STRAVINSKY – Le nom “Stravinsky” tire son origine de la Strava, une petite rivière de l’est de la Pologne, dans le bassin de la Vistule. Nous nous appelions autrefois “Soulima-Stravinsky”, Soulima étant un autre affluent de la Vistule. Quand la Russie annexa cette partie de la Pologne, le “Soulima” disparut pour une raison que j’ignore. Aussi loin qu’on puisse remonter, les Soulima-Stravinsky étaient des propriétaires terriens de l’est de la Pologne. C’est sous le règne de Catherine la Grande qu’ils émigrèrent en Russie.

R. C. – Pourriez-vous dessiner votre arbre généalogique ?

I. S. – (*Cf. image.*)

R. C. – Que savez-vous de vos grands-parents et de vos arrière-grands-parents ?

I. S. – Parmi mes bisaïeux, le seul dont j’entendis parler était Roman Furman. Tout ce que je sais de lui, c’est qu’il possédait le titre prestigieux d’“Excellence” et qu’il était originaire des provinces baltes. Il se trouve également être un ancêtre de Diaghilev (ce qui fait de ce dernier mon cousin éloigné). Je n’en sais pas beaucoup plus sur mes grands-parents. Ignace Stravinsky était surtout connu pour ses frasques avec la gent féminine et, durant mon enfance, j’entendis bien des anecdotes sur les aventures de ce Don Juan. Le grand âge ne réfréna en rien son tempérament de séducteur, ce qui



embarrassait mon père au plus haut point, lequel menait une vie rangée. Ignace était polonais, donc catholique, tandis qu’Alexandra Skorohodova était orthodoxe. Selon la loi russe, les enfants d’un mariage mixte devaient adopter la religion orthodoxe, aussi mon père a-t-il été baptisé dans l’Église orthodoxe russe. Rimski aimait me taquiner : “Alors comme ça, ton grand-père s’appelait Ignace ? Il y a du catholique là-dessous.” Kiril Kholodovski était né à Kiev – un “petit Russe”, comme on appelle les Kiéviens. Il fut ministre de l’Agriculture et membre des fameux “Trente conseillers” du tsar. Il mourut de la tuberculose, une maladie qui depuis lors n’a cessé d’assaillir ma famille : ma femme Catherine Nossenko y succomba, tout comme sa mère (ma tante) et notre fille aînée ; ma fille cadette et ma petite-fille passèrent des années au sanatorium pour en guérir, et j’en souffris moi-même à différentes époques. L’épisode le plus grave survint en 1939, m’obligeant à séjourner cinq mois au sanatorium de Sancellemoz.

R.C. – Et vos parents ?

I.S. – Je sais seulement qu’ils se rencontrèrent à Kiev, où vivait ma mère et où mon père fut première basse de l’opéra. C’est aussi dans cette ville qu’ils se marièrent. Alors qu’il étudiait le droit au Lycée Niéjinski, mon père se découvrit une voix de basse remarquable ainsi qu’une excellente oreille musicale. Il passa du Lycée au Conservatoire de Saint-Pétersbourg et devint l’élève du professeur Everardi, dont l’école de chant était aussi réputée que celle d’Auer pour le violon. Une fois son diplôme obtenu, il accepta un poste à l’opéra de Kiev qu’il conserva pendant quelques années, jusqu’au moment où il fut prêt pour l’opéra de Saint-Pétersbourg.

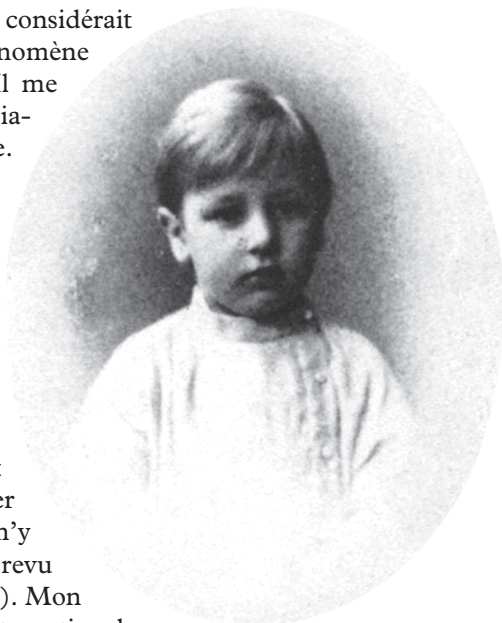
R.C. – En dehors de votre père, d’autres personnes de la famille possédaient-elles des compétences musicales ?

I.S. – Pas à ma connaissance. Jamais je n’entendis mon père ou ma mère évoquer quelque talent musical du côté de leurs parents

ou de leurs grands-parents, et je sais que mon père considérait son oreille et sa mémoire musicales comme un phénomène qui échappait aux lois génétiques de Mendel. Il me faut cependant ajouter que ma mère était une pianiste compétente et tout à fait capable de lire à vue. Elle s'intéressa d'ailleurs peu ou prou à la musique tout au long de sa vie.

R.C. – Comment se fait-il que vous soyez né à Oranienbaum? Pourquoi votre famille a-t-elle quitté Saint-Petersbourg pour cette ville?

I.S. – Oranienbaum était un plaisant village côtier, construit autour d'un palais du XVIII^e siècle. Il faisait face à Kronstadt, où mes parents s'étaient rendus un mois avant ma naissance, pour profiter de la douce atmosphère du début d'été. Nous n'y sommes toutefois jamais retournés et je n'ai plus revu Oranienbaum (si tant est que je l'aie vu à l'époque). Mon ami Charles-Albert Cingria – le critique du "style international de Stravinsky" – m'avait surnommé "*le maître d'Oranienbaum*"¹.



Moi en 1886.

R.C. – Pourriez-vous nous décrire le caractère de votre père?

I.S. – Oh, il n'était pas très *commode* *. J'avais d'ailleurs toujours peur de lui, ce qui dut laisser une empreinte profonde sur ma personnalité. Son tempérament imprévisible rendait éprouvante la vie à ses côtés. Il se mettait hors de lui de façon aussi soudaine qu'inattendue, quelles que soient les circonstances. Je me rappelle la terrible humiliation subie dans une rue de Bad Homburg – je devais être dans ma onzième ou douzième année; il m'avait ordonné de rentrer dans notre chambre d'hôtel, et comme je préférerais boudier plutôt que d'obéir sur-le-champ, il fit une scène épouvantable en pleine rue. Les seules fois où il me manifestait de la tendresse, c'est quand j'étais malade – ce qui me paraît excuser

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)



à la perfection les tendances hypocondriaques que je pourrais avoir. Que cela fût ou non pour gagner son affection, je contractai une pleurésie à l'âge de treize ans et souffris ensuite de la tuberculose. Lors de ces périodes de maladie, son comportement vis-à-vis de moi changeait du tout au tout et je lui pardonnais ce qui avait pu se passer auparavant. Il restait toutefois un homme distant, non seulement avec ses enfants, mais aussi, me semble-t-il, avec son entourage. Quand il fut à l'article de la mort, il m'impressionna davantage qu'à aucun moment de sa vie. Quelque temps après avoir fait une chute sur la scène de l'opéra, il se plaignit d'une douleur aiguë dans le dos, à l'endroit où il était tombé. Il se rendit à Berlin pour suivre la thérapie de Röntgen, mais le cancer – car c'est de cela qu'il s'agissait – était désormais incurable. Il mourut un an et demi plus tard, sur le canapé de son bureau, en disant : "Je me sens bien, tellement bien." Sa mort nous rapprocha.

R.C. – Quant à votre mère et vos frères, comment étaient-ils ?

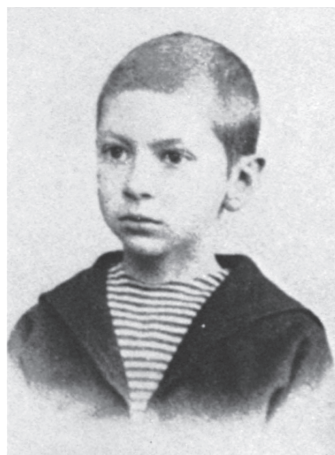
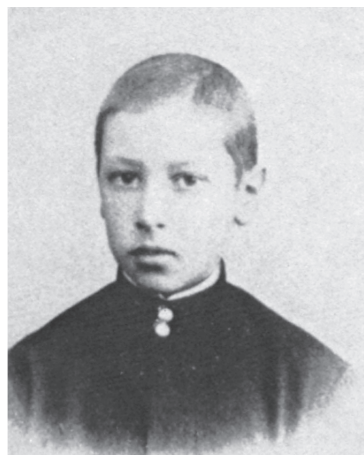
I.S. – À l'exception de mon frère Goury, je n'étais proche de personne dans ma famille. Envers ma mère, je ne ressentais



Les quatre frères en 1893.
De gauche à droite : Roman,
Youry, Igor & Goury.

que des “devoirs”. Mon affection se reportait tout entière sur Berthe, ma nourrice. Elle était originaire de Prusse-Orientale et ne parlait presque aucun mot de russe, si bien que la langue de ma plus tendre enfance fut l’allemand. Peut-être devrais-je reprocher à Berthe la mauvaise influence qu’elle eut sur moi (qui n’est pas sans rappeler la façon dont May Gray corrompit Byron à Aberdeen), mais cela me serait impossible. Elle devint plus tard la nourrice de mes propres enfants, demeurant au service de ma famille quarante ans durant, jusqu’à son décès à Morges en 1917. Cette mort m’endeuilla davantage que plus tard celle de ma propre mère. Les rares fois où je repense à mes frères aînés, je me souviens surtout qu’ils m’agaçaient au plus haut point. Roman suivait des études de droit. La diphtérie qu’il contracta à l’âge de onze ans affaiblit son cœur et fut la cause de sa mort dix ans plus tard. Je le trouvais fort beau et j’étais fier qu’il soit mon frère, mais je ne pouvais me confier à lui tant il était insensible à la musique.

Youry – George – exerça la profession d’architecte-ingénieur à Léninegrad jusqu’à sa mort, dans cette même ville, en 1941. Nous ne fûmes jamais proches, ni pendant notre enfance, ni plus tard : pas une fois il ne m’écrivit après mon départ de Russie et jamais je



ne le revis après 1908. Sa femme, en revanche, m'adressa une lettre alors que je vivais à Paris, où leur fille aînée Tatiana me rendit visite en 1925. Youry mourut peu avant l'invasion allemande, comme me l'apprit un certain monsieur Borodine – un ami du fils aîné de Rimski, Mikhaïl – qui m'écrivait régulièrement depuis Long Island, me donnant des nouvelles de mes amis restés en Russie ; c'est lui qui m'annonça la mort de Rimski-Korsakov (même si Rachmaninov m'avait également communiqué la nouvelle), celle de Maximilian Steinberg, et enfin celle de Youry.

Tout comme Roman et moi-même, Goury avait d'abord étudié le droit. Mais ayant hérité de la voix et de l'oreille musicale de notre père, il s'était décidé à devenir chanteur. Plutôt que d'entrer au conservatoire, il étudia avec Tartakov, un célèbre chanteur pétersbourgeois. À partir de 1912-1914, il entama une carrière professionnelle dans un théâtre privé de Saint-Petersbourg. À mon plus grand regret, je n'ai jamais eu l'occasion de l'y entendre, contrairement à Diaghilev, qui m'a dit le trouver très bon. Il avait une voix de baryton, dont le timbre ressemblait à celui de mon père, bien que moins grave. J'avais mis en musique deux poèmes de Verlaine pour lui et j'ai toujours amèrement regretté qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour les interpréter. Il fut mobilisé dès le début de la guerre de 1914 et envoyé sur le front du Sud, dans une unité de la Croix-Rouge. Emporté par la scarlatine en Roumanie en avril 1917, il fut enterré à côté de mon père au cimetière Alexandre Nevski de Saint-Petersbourg, cimetière que les bolchéviques dédièrent ensuite aux artistes de la Nation. Mon père et Goury étaient tous deux estimés par les bolchéviques – honneurs qui semblent à présent d'un autre temps. Mon père avait été enterré au cimetière de Novodievitchi – la "Nouvelle Vierge" – mais sa dépouille fut déplacée au cimetière Alexandre Nevski en 1917, avec celles de Tchaïkovski, Rimski, Dostoïevski, Gogol, ainsi que Leskov, me semble-t-il.

Ci-contre :
Igor & Goury Stravinsky
en 1909.

J'avais beau ne pas avoir revu Goury depuis 1910, la nouvelle de sa mort me plongea dans une immense solitude. Enfants, nous passions toutes nos journées ensemble, et nous avions le sentiment



que, tant que nous resterions ensemble, rien de mauvais ne pourrait nous arriver. Nous trouvions l'un chez l'autre l'amour et la compréhension que nous refusaient nos parents, dont nous n'étions ni l'un ni l'autre le préféré, bien que Goury demeurât à plusieurs égards le benjamin de la famille.

R. C. – Vos parents avaient-ils conscience de votre talent musical?

I. S. – La seule personne de la famille qui me trouvait quelque talent, c'était mon oncle Ielatchitch. Je pense que mon père évaluait mes capacités à devenir musicien à l'aune de sa propre expérience et il jugeait que cette vie serait trop difficile pour moi. Je ne peux lui en tenir rigueur toutefois, car je n'avais rien composé de son vivant et, malgré mes progrès techniques au piano, il était déjà manifeste que je ne me destinais pas à devenir un virtuose de l'instrument.

Alexandre Ielatchitch avait épousé Sophie, la sœur de ma mère, cinq ans avant le mariage de mes parents. Ses cinq enfants étaient donc un peu plus âgés que nous quatre, juste assez pour que nous subissions d'innombrables vexations et méchancetés. Je leur en veux de nous avoir autant méprisés, simplement parce qu'ils avaient quelques années de plus que nous, et je dois dire que leur avoir survécu à tous représente à mes yeux une petite victoire. L'oncle Ielatchitch, en revanche, était bon avec moi. Il possédait de grandes terres et des forêts dans l'oblast de Samara, à l'est de la Volga, où il nous invitait à passer nos étés. C'est d'ailleurs là que j'ai composé ma première œuvre d'envergure, la sonate pour piano, heureusement perdue.

Les voyages sur la Volga pour rejoindre Pavlovka – le nom de la propriété des Ielatchitch à Samara – duraient quatre jours et comptent parmi les moments plus heureux de ma vie. J'y suis allé pour la première fois en 1885 (*sic*), mais le seul souvenir que j'en garde est celui d'un portrait du tsar sur le mur de la grande salle (on me raconta qu'en le découvrant, j'avais crié : "Contrôleur!", car sa casquette et son uniforme étaient semblables à ceux d'un

contrôleur de train). Le deuxième voyage eut lieu dix-huit ans plus tard. J'étais cette fois accompagné de Vladimir Rimski-Korsakov. Nous envoyions des cartes postales à son père à chaque escale du bateau : Rybinsk (littéralement la "ville du poisson"), une cité de blanc et d'or avec des monastères et des coupoles étincelantes – au moment où elle apparaissait soudainement au détour d'un méandre, elle ressemblait à un décor tiré du *Conte du tsar Saltan*; Iaroslavl, avec ses églises bleues et or, ses immeubles de bureaux jaunes, à l'italienne (récemment d'ailleurs, chez l'ambassadeur Bohlen à Manille, j'ai pu voir des diapositives en couleurs de Iaroslavl); enfin Nijni-Novgorod, où, entourés de moines mendians, nous allions dans de petites baraques pour nous procurer du *koumis*, une boisson à base de lait de jument.

L'oncle Ielatchitch, comme je l'ai évoqué dans notre premier livre, m'initia à la musique de Brahms; il adorait Beethoven et fut, je crois, un bon guide dans ma compréhension de ce compositeur au cours de ma jeunesse. Deux portraits étaient accrochés au mur dans son bureau : Renan – l'oncle Ielatchitch était un libéral – et Beethoven. Ce deuxième portrait était une copie du tableau de Waldmüller, dont on pourrait dire qu'il prenait le contre-pied de la représentation alors si répandue de Beethoven, celle du héros qu'il fallait idolâtrer. (Dans ma petite enfance, j'ignorais qu'il s'agissait de Beethoven jusqu'au jour où, jouant dans les tas de sable du parc Alexander, j'aperçus une vieille femme dont le visage ressemblait à s'y méprendre à celui du tableau de mon oncle, ce qui m'incita à demander à ce dernier qui était la femme en question.) Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vénéré Beethoven, ni à l'époque, ni plus tard dans ma vie. La nature du talent et de l'œuvre de Beethoven me paraît d'ailleurs plus "humaine" et plus accessible que le talent et l'œuvre, disons, de compositeurs plus "parfaits" tels que Bach et Mozart; je crois deviner comment Beethoven composait¹. Hélas, Beethoven n'aura laissé que peu d'empreintes chez moi, bien qu'il y en ait certains pour en déceler. Une personne a même comparé les mesures 272-275 du premier mouvement de la symphonie *Eroica* aux trois accords qui suivent la figure 173 du *Sacre*, à la figure 22 de

1. Mais je ne comprends pas comment un homme d'un tel génie pouvait si souvent sombrer dans une telle banalité. Le passage à l'octave joué par les violons dans *La Malinconia* (op. 18, n° 6) est un petit fragment, parmi ses œuvres de jeunesse, qui pourrait illustrer mon propos. Le premier mouvement de la *Symphonie n° 9* en est un exemple plus tardif et tout aussi malheureux. Comment Beethoven a-t-il pu se satisfaire – s'il en a été satisfait – d'une formulation aussi quadrilatérale, d'un développement aussi pédant (cf. mesures 387-400), d'idées rythmiques aussi pauvres (quel motif ennuyeux que ♩ ♩ ♩ | ♩ ♩ ♩ ♩) et d'un pathos aussi visiblement forcé.

D'ailleurs, le simple fait que je puisse parler de Beethoven en ces termes est révélateur. Quand je parle de Bach, tout ce que je peux en dire, c'est qu'il est tellement élégant, tellement sage, tellement "indispensable".

Ma mère et mon père
vers 1900, dans notre maison
de Saint-Petersbourg.
C'est sur ce piano que j'appris
les rudiments de la musique.



Renard et à la même figure musicale dans le premier mouvement
de ma *Symphonie en trois mouvements*, aux mesures 69-71.

R.C. – Pourriez-vous décrire votre maison de Saint-Petersbourg?

I.S. – Nous occupions un appartement, le 66, dans une vieille et
vaste demeure, canal Krioukov. Une bombe allemande étant passée
par là, le bâtiment n'existe plus, mais Ansermet pourrait vous en
donner une description plus précise puisqu'il y est allé plus récem-
ment que moi, en 1938, pour rendre visite à mon frère. C'était un
immeuble de quatre étages et nous habitions au troisième. À une
époque, Karsavina louait l'étage au-dessus du nôtre. De l'autre
côté du canal se dressait un élégant bâtiment de style impérial,
jaune comme la Villa Médicis à Rome; il s'agissait malheureu-
sement d'une prison. Le bâtiment adjacent était également un
immeuble de rapport où logeait le chef d'orchestre Napravnik.



Notre appartement était meublé dans le style victorien si courant à l'époque, avec ces mêmes tableaux médiocres, ces mêmes tentures mauves, etc., mais il y avait par contre une bibliothèque – ce qui était moins commun – et deux pianos à queue. Raviver ces souvenirs ne m'est guère plaisant. Je n'aime pas me remémorer mon enfance, et les quatre murs de la chambre que nous partagions avec Goury demeurent pour moi l'image la plus impérissable du foyer familial. C'est dans cette pièce, qui ressemblait à la cellule de Petrouchka, que je passais le plus clair de mon temps. Mes parents ne m'autorisaient à sortir qu'après m'avoir soumis à un examen médical, et une fois dehors, on me jugeait de santé trop fragile pour prendre part à n'importe quel sport ou jeu. Je soupçonne que la haine que j'éprouve, aujourd'hui encore, pour l'activité sportive ne soit rien d'autre qu'une forme de jalousie née de cet interdit.

Une nouvelle vie commença pour moi après la mort de mon père. Je pus alors vivre davantage selon mes propres désirs. Je m'étais même décidé un jour à quitter pour de bon la demeure familiale, laissant à ma mère l'inévitable billet expliquant que la vie au 66, canal Krioukov, m'était devenue impossible. J'avais trouvé refuge chez un cousin Ielatchitch récemment marié, un homme qui avait voué son existence à la contestation et à la révolution sous toutes leurs formes. Mais au bout de quelques jours, ma mère réussit à tomber suffisamment malade pour me forcer à revenir. Je dois reconnaître qu'elle se comporta par la suite de façon légèrement moins égoïste, et il me semble que le plaisir qu'elle prenait à me torturer était un peu moins vif. Durant la première année de mon mariage, je continuais à vivre avec le reste de la famille, avant de déménager dans un autre appartement de la Perspective des Anglais, qui fut également ma dernière demeure à Saint-Petersbourg.

PROFESSEURS

R.C. – Comment se déroulaient vos leçons de piano avec Mlle Kashperova?





Leokadiya Kashperova.

1. George Grove et Hugo Riemann, musicologues auteurs de dictionnaires encyclopédiques de la musique, respectivement en anglais et en allemand. (N.d.T.)

I.S. – C'était une excellente pianiste mais une personne à l'esprit borné, deux caractéristiques qui vont souvent de pair. Je veux dire par là que son sens esthétique et son mauvais goût étaient irrécupérables, mais qu'elle possédait une technique pianistique de tout premier ordre. Elle était assez connue à Saint-Petersbourg, et si son nom n'apparaîtra pas dans le Grove ou le Riemann¹, il est possible qu'il figure dans un dictionnaire russe de l'époque. Anton Rubinstein avait été son professeur et elle en parlait à tout bout de champ, mais je l'écoutais attentivement, ayant vu ce dernier dans son cercueil. (Une vision que je n'oublierai jamais. J'y étais relativement préparé, car plus jeune encore j'avais vu la dépouille de l'empereur Alexandre III, poupée de cire en uniforme et au teint jaune, exposée solennellement dans la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Rubinstein, lui, avait le teint blanc et une épaisse crinière de cheveux noirs ; il était en habit de soirée, comme pour un concert, et ses mains reposaient sur un crucifix. Soit dit en passant, je fus empêché de voir Tchaïkovski dans son

cercueil car mes parents avaient jugé le temps trop mauvais pour que je sorte.) Avec Mlle Kashperova, j'appris à jouer le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn, de nombreuses sonates de Clementi et de Mozart, ainsi que d'autres œuvres de Haydn, Beethoven, Schubert et Schumann. Chopin était proscrit, et elle essayait de décourager mon intérêt pour Wagner. Cela ne m'empêchait pas de connaître chacune des œuvres de Wagner grâce aux partitions pour piano, puis, à l'âge de seize ou dix-sept ans, quand j'eus enfin assez d'argent pour les acheter, grâce aux partitions orchestrales. Nous interprétions à quatre mains les opéras de Rimski, et je me souviens avoir pris beaucoup de plaisir à jouer ainsi *La Nuit de Noël*. La seule excentricité de Mlle Kashperova en tant que professeur, c'était de m'interdire l'usage des pédales ; je devais faire durer les



notes à la façon d'un organiste, en maintenant mes doigts sur les touches. Cela présagea peut-être de la suite de ma carrière, car je n'ai jamais beaucoup employé la pédale dans mes compositions. Il y a une chose, toutefois, dont je suis grandement redevable à Kashperova, mais elle n'aurait guère apprécié d'en connaître la raison : son étroitesse d'esprit et sa rigidité ne firent qu'alimenter l'amertume qui s'accumulait dans mon âme, tant et si bien que vers le milieu de ma vingtaine, je me rebellai et me libérai d'elle et de tous les facteurs débilitants qui m'avaient entravé dans ma famille, à l'école et dans mes études. Pour répondre franchement à vos questions sur mon enfance, celle-ci ne fut rien d'autre qu'une longue attente, l'attente du moment où je pourrais enfin envoyer au diable chaque personne et chaque chose qui y étaient rattachées.

R. C. – Quelles écoles avez-vous fréquentées à Saint-Petersbourg ?

I. S. – On m'inscrivit dans une école publique jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, le deuxième gymnasium de Saint-Petersbourg. J'allai ensuite au lycée Gourévitch, un établissement privé, où Youry avait étudié avant moi. Celui-ci se trouvait à une douzaine de kilomètres de notre maison, dans un quartier appelé *peski* (les sables), et ces douze kilomètres me valurent bien des dettes. Comme je ratais chaque matin le tramway, il me fallait prendre un fiacre pour quarante ou cinquante kopecks. Ces trajets en fiacre étaient néanmoins l'unique plaisir de ma scolarité, tout particulièrement l'hiver. Sur le chemin du retour, combien il était agréable de traverser la perspective Nevski en traîneau, derrière un filet qui me protégeait de la neige sale soulevée par le cheval, puis, une fois arrivé à la maison, de me réchauffer devant notre grand poêle en faïence blanche.

Le lycée Gourévitch se divisait entre les études "classiques" et la *Realschule*. Le cursus que je suivais était du premier type : histoire, latin, grec, littératures russe et française, mathématiques. Naturellement, j'étais très mauvais élève et détestai cette école tout autant que les autres, profondément et pour toujours.



R.C. – Certains professeurs faisaient-ils preuve de bienveillance envers vous ?

I.S. – Mon professeur de mathématiques dans ce même lycée, un homme du nom de Woolf, me comprenait, je crois. C'était un ancien officier des hussards possédant un réel don pour les mathématiques, mais qui avait été un ivrogne, et le restait. (Un autre de nos professeurs était également un soûlard tombé dans une profonde déchéance : il se dirigeait vers la fenêtre en nous tournant le dos, sortait une petite bouteille de sa poche et en buvait une gorgée à la dérobée ; mes condisciples se moquaient de lui avec cruauté.) Le professeur Woolf était également musicien amateur. Il savait que je composais – j'avais déjà reçu un blâme de la part du directeur de l'école à cause de cela – et il m'aidait, me protégeait et m'encourageait.

UNIVERSITÉ

R.C. – Quels souvenirs gardez-vous de l'université de Saint-Petersbourg ?

I.S. – Comme la présence aux cours était facultative, j'avais décidé de ne pas y assister. Sur les quatre années que j'y passai, je ne dus pas suivre plus de cinquante cours. Je ne garde de l'université que des souvenirs vagues et détachés. J'étudiais le droit pénal et la philosophie du droit ; seules les questions théoriques et abstraites de ces deux disciplines m'intéressaient, mais au moment où j'entrai à l'université, je passais tellement de temps avec Rimski-Korsakov qu'il m'était impossible d'accorder quelque attention aux autres enseignements. Deux incidents seulement, associés à ma vie d'étudiant, me reviennent à présent en mémoire. Un après-midi, alors que je traversais la place Kazanski au cours de ces mois de vive tension politique ayant suivi la guerre russo-japonaise, un groupe d'étudiants se lança dans une manifestation. Or, la police s'y était préparée : les manifestants furent arrêtés, et moi avec. On me retint